

UNE APPROCHE COMMUNICATIONNELLE DE L'INTERDISCIPLINARITÉ : REGARD ETHNOGRAPHIQUE SUR L'ESPACE FRONTALIER

Marie-Claude Plourde

Université du Québec à Montréal (UQAM)

Résumé : *La collaboration interdisciplinaire est toujours dépourvue de méthodes de travail efficaces. Les chercheurs en parlent généralement en usant de termes tels que : confrontation, négociation, consensus, réajustement et coordination. Pourtant, contrairement à cette littérature sur le sujet, notre recherche a montré que dans le « faire » concerté autour de la construction d'un objet architectural, les frontières disciplinaires disparaissent. Additionné à cet agir commun facilitant la collaboration interdisciplinaire, nous avons aussi noté la participation probante de la matérialité et des lieux. Désirant poursuivre cette réflexion sous une perspective sociomatérielle des phénomènes organisationnels, afin d'approfondir empiriquement ces révélations d'un premier terrain – et comme ce récent tournant ontologique est encore déficient de méthodes prouvées efficaces –, nous désirons, par cet article théorique, suggérer une méthodologie appropriée. Pour ce faire, nous décortiquerons d'abord l'expression « collaboration interdisciplinaire », afin de la lier aux processus communicationnels. Ensuite, nous proposerons l'ethnographie organisationnelle comme démarche de recherche possible pour rendre compte de l'intervention d'éléments de nature hétérogène dans les processus collaboratifs.*

Mots-clés : communication; organisation; matérialité; action; ethnographie; méthodologie.

Abstract: *To date, interdisciplinary collaboration is devoid of efficient work methods. Researchers generally speak of interdisciplinarity by using words such as: confrontation, negotiation, consensus, coordination, and readjustment. However, unlike the literature on the subject, our research has rather shown the disappearance of the disciplinary boundaries as an effect of the concerted “making” linked to the construction of an architectural object. Moreover, we noted the probative participation of materiality and places related to this*

common action. This theoretical article aims to suggest an appropriate methodology to further explore empirically these revelations of a first field work, with the intention to pursue this reflection following a sociomaterial perspective of the organizational phenomena. To do this, firstly, we unravel the term “interdisciplinary collaboration” to bond it to the communicative processes. Then, to account for the heterogeneous elements participating in a collaborative process, we propose “organizational ethnography” as a possible research approach.

Keywords: *communication; organization; materiality; action; ethnography; methodology.*

Introduction

Construire des bâtiments est une activité complexe requérant nombre d'intervenants (architectes, ingénieurs, entrepreneurs, urbanistes, gestionnaires, etc.) et d'outils (plans, devis, maquettes, modélisations, contrats, agenda, permis, etc.). Notre formation en architecture et notre incursion dans le milieu professionnel dans ce domaine particulier nous a permis d'expérimenter un manque crucial de collaboration entre ses intervenants, ainsi qu'une utilisation non efficiente des multiples outils dont ils disposent pour communiquer, une constatation soutenue par la littérature (Chadoin et Evette, 2010; COAC, 2005; Dufaux, 2011; Hamel, 2010; Lucuik, 2005). Intéressée à intervenir sur ces enjeux, nous avons effectué une première recherche exploratoire sur la collaboration interdisciplinaire pour la réalisation de projets d'architecture écologique (Plourde, 2015) et, plus particulièrement, sur les thèmes des lieux et des objets de la communication (Ashcraft, Kuhn et Cooren, 2009) et du projet-objet-frontière¹.

Au terme de cette première recherche, nos analyses et nos interprétations ont révélé une prépondérance du « faire ensemble » comme facteur de cohésion des groupes interdisciplinaires – dans le cas étudié, il s'agissait d'étudiants des domaines de l'architecture et de l'ingénierie. En effet, c'est dans l'action *entraîn-de-se-faire*, avec l'aide d'objets matériels (maquettes, dessins, la matière bois, etc.) et par l'émergence de lieux communicationnels contextualisés que les participants des équipes se sont liés, au point d'en oublier leur différence disciplinaire. Autrement dit, lors de situations où il y a présence d'un amas hétérogène d'acteurs (un ensemble sociomatériel), les frontières disciplinaires s'effacent (Plourde, 2015, 2014).

Cependant, ces résultats ne correspondent pas à ce que nous retrouvons généralement dans la littérature sur la collaboration. Par exemple, Strauss (1993) note que, lors de la coordination du travail de professionnels, il y a un réajustement de la position des acteurs les uns par rapport aux autres dans leurs

¹Pour plus de détails sur le concept d'objet frontière, voir Star (2010) et Star et Griesemer (1989).

actions disciplinaires, ce qu'il a nommé le *travail d'articulation*. Nos résultats présentent aussi une lecture différente de celle développée par Rennstam (2012) autour de *l'objet du savoir*; ce dernier avance que les processus communicationnels entourant un problème matériel mèneraient plutôt à reconnaître l'expertise des uns et des autres. Dans notre cas, nous avons plutôt assisté à une disparition des rôles disciplinaires.

Qu'est-ce qui pourrait bien expliquer ces résultats divergents? Sont-ils le fait d'un regard théorique limité ou d'un choix méthodologique inapproprié à l'observation et à la prise en compte de la diversité d'acteurs dans les analyses?

Initialement, pour notre recherche de maîtrise, nous nous sommes inspirée de l'approche ethnographique comme méthode. En effet, à l'instar des techniques qui lui sont associées, nous avons procédé par observation participante, tenu un journal et effectué des entrevues enregistrées par voie audio. Cette expérience nous incite aujourd'hui à réfléchir davantage à cette méthode qui nous a permis de faire des constats sur la prédominance du « faire » comme facilitateur de la collaboration interdisciplinaire, ainsi que sur l'utilisation des objets matériels et l'émergence des lieux dans les processus communicationnels, des constats qui, par d'autres méthodes (comme la tenue d'un simple questionnaire) (Star, 2010), auraient pu nous échapper complètement. C'est à partir de ce bagage expérientiel, et de notre désir de mieux expliquer le rôle effectif de l'action dans la collaboration interdisciplinaire, que nous nous demandons comment étudier les organisations interdisciplinaires caractérisées par un amas hétérogène d'acteurs et de pratiques.

Ainsi, l'objectif de cet article est de présenter une approche ethnographique cohérente avec la perspective communicationnelle que nous adoptons pour interroger l'interdisciplinarité². Pour ce faire, nous débutons par des explications sur ce qu'est la collaboration interdisciplinaire. S'ensuit une présentation de l'approche communicationnelle choisie, laquelle reconnaît

² En architecture plus spécialement, c'est pourquoi nous utiliserons ponctuellement des exemples liés à ce domaine particulier.

l'apport de la matérialité et de l'action en communication organisationnelle. Enfin, nous proposons diverses méthodes issues de l'ethnographie permettant de rendre compte de la matérialité et du « faire » dans les organisations.

Une approche communicationnelle de l'interdisciplinarité

Regard sur l'interdisciplinarité (et les frontières)

De manière générale, la complexité des techniques d'aujourd'hui rend indispensable le travail conjoint de différents types de professionnels pour la résolution de problème, et ce, concernant de multiples enjeux d'actualités, dans tous les secteurs de notre réalité contemporaine (Barley, Leonardi et Bailey, 2012; Bechky, 2003; Carlile, 2002; Dossick et Neff, 2011; Gray, 2008; Gray, 1989; Nicolini, Mengis et Swan, 2012; Olsen et Heaton, 2010). Un exemple pour représenter cette nécessité de collaboration professionnelle est celui du système de santé : pour aboutir à un diagnostic complet ou encore pour procéder à une chirurgie, la participation conjointe de plusieurs spécialités de la médecine est vitale. Toutefois, la littérature sur le travail collaboratif dans le milieu de la santé affirme qu'actuellement, il n'y a pas de méthode prouvée pour mettre en place des groupes interdisciplinaires efficaces (Corbin et Strauss, 1993; Fourez, 1993). En concordance avec les postulats de Strauss (1993) et de Rennstam (2012), Fourez (1993) avance « [qu']il n'y a pas de norme disponible pour savoir quel point de vue disciplinaire privilégier : il s'agit là d'une décision qui se négocie sur le terrain » (p. 3).

À cela, Gray (2008) ajoute que ce qui fait défaut à la collaboration est l'absence de compétences chez les acteurs à engendrer un processus réflexif vers l'atteinte d'un but commun. Gray associe à la notion de processus les activités communicationnelles suivantes : la prise de décision, la résolution de problème, la résolution de conflit, l'échange d'information, la coordination et la gestion des frontières (Gray, 2008). Cette même auteure définit la collaboration « *[as] a process through which parties who see different aspects of a problem can constructively explore their differences and search for solutions that go beyond their own limited vision of what is possible* » (Gray, 1989, p. 5). Nous retrouvons, dans cette définition, le besoin de l'apport de savoirs distincts afin

de résoudre des problèmes et d'aller au-devant des situations dans le but d'innover. Autrement dit, la collaboration interdisciplinaire est au cœur d'une réalité contemporaine où réside un désir d'avancement et d'innovation.

Dans un article prônant l'approche interdisciplinaire pour l'innovation, Carlile (2002) fait écho à ce problème d'arrimage des disciplines en le liant directement à des questions de *savoir disciplinaire* et de *savoir pratique*. Il associe ces difficultés de transfert des savoirs à leur développement trop bien ancré au cœur d'une seule spécialisation. Autrement dit, les savoirs, étant développés au sein d'une organisation partageant les mêmes pratiques et destinées à résoudre des problèmes similaires au fil des jours (Carlile, 2002), se caractérisent par leur nature située, ce qui les teinte d'un certain déterminisme. Carlile qualifie ces savoirs d'« implicites » (tacites) et « visqueux », car acquis par l'expérience (la pratique) dans un domaine spécifique, soit une conjoncture participant à la création des frontières disciplinaires (et à leur maintenance). Paradoxalement, pour reprendre les termes de Carlile, pour faire advenir l'innovation et résoudre efficacement des problèmes, plusieurs types de savoir sont requis, alors que nos modes d'apprentissages nous amènent à acquérir des connaissances limitées à des champs disciplinaires spécifiques.

Les sociologues Gyerin (1983) et Abbott (1995) explorent cette question de « gestion des frontières ». Le premier se penche sur la légitimation du savoir scientifique et de son spectre d'action, alors que le second s'attarde à la répartition et au départage des tâches professionnelles. Tous deux suivent l'objectif d'identifier les mécanismes dessinant un territoire, mais surtout les mécanismes de sauvegarde à sa périphérie, qu'il s'agisse du territoire d'un savoir disciplinaire ou professionnel. Ainsi, nous associons les travaux de ces deux auteurs à la notion de juridiction : détenir une juridiction est un droit, plus ou moins exclusif, de dominer une partie particulière d'un secteur professionnel (Abbott, 1995) – ou disciplinaire.

Selon Abbott, ces juridictions émergent dans des contextes conflictuels, de différenciation et en transformation. Les territoires professionnels sont constamment confrontés à des perturbations externes, si bien que leurs contours

sont perpétuellement redessinés. Cela suivant la supposition que le territoire d'une profession, peu importe la stabilité (et la dureté) de ses frontières, se définit autour d'un noyau – une supposition tirée de l'expression « au cœur d'une profession³ » (Abbott, 1995, p. 554). Est-ce en ce cœur que repose le « savoir » (scientifique, fondamental ou disciplinaire) d'une profession? C'est ce qu'Abbott semble suggérer : « *[[l]ike many other occupations, social work has emphasized rationalisation and 'scientific' knowledge as its foundation* » (1995, p. 561). C'est pourquoi, pour les soins de cet article et dans le but d'user de l'espace alloué à de meilleures fins, nous nous appuyons sur cette avancée d'Abbott pour esquiver l'opposition entre l'utilisation des termes *discipline* et *profession*.

Cette définition que propose Abbott d'un territoire au contour instable fait écho aux suppositions de Gyerin (1983). En effet, selon lui, les scientifiques utilisent trois mécanismes rhétoriques pour délimiter le champ d'action de leur savoir spécifique : (1) *l'expansion* de son autorité et de son expertise par des efforts de différenciation des savoirs; (2) la *monopolisation* sur un savoir en usant de tactiques d'exclusion et de discréditation; ou encore (3) *l'affermissement de son autonomie* en renforçant son emprise sur ses ressources et son champ d'activité. Ces mécanismes étant performés quotidiennement, ceux-ci entraînent nécessairement un mouvement continu à la périphérie des territoires épistémiques, c'est-à-dire des gains et des pertes d'autorité sur des branches de connaissances.

Abbott (1995) précise que ces frontières émergent d'une multitude de points de divergences à une échelle locale, créés par les acteurs sociaux. Autrement dit, ce sont les tâches quotidiennes de l'activité professionnelle qui sont à l'origine des divergences, ce sont elles qui construisent et transforment les frontières à la périphérie des champs d'action professionnelle. En résumé, les frontières se forment là où prennent place des mécanismes de différenciation : expansion d'un savoir (disciplinaire ou professionnel) sur un autre, monopolisation/exclusion et affermissement de son autonomie (Gieryn, 1983).

3 Traduction libre de : « *at the core of a profession* » (Abbott, 1995, p. 554).

Ainsi, et pour revenir aux propos de Fourez (1993) et de Gray (1989, 2008), l'interdisciplinarité nécessite des activités de coordination entre les membres d'un groupe aux allégeances juridictionnelles différenciées pour en ordonner les actions – que nous avons définies plus haut comme étant essentiellement communicationnelles. La coordination suggère la mise en place de moyens d'interactions permettant la fluidité et la transparence des échanges pour le bon fonctionnement de l'organisation – ou, en d'autres termes, pour l'émergence de *processus organisants*⁴ (Weick, 1995).

En résumé, les territoires et les frontières sont créés et maintenus par ces éléments interactionnels à la fois pour « trouver des solutions⁵ » vers un but commun et pour maintenir son droit juridictionnel, des éléments interactionnels qui sont en continuelle actualisation aux frontières des juridictions (Gyerin, 1983; Abbott, 1995). Ces processus interactionnels sont, pour ainsi dire, inévitables, perpétuels et nécessaires au déroulement d'activités organisationnelles interdisciplinaires. Voilà ce qui nous a incitée à étudier l'organisation sous la loupe des approches processuelles en communication. Ci-dessous, afin de justifier ce choix, nous développons ce que nous entendons par une approche processuelle de la communication organisationnelle.

La communication, un processus qui organise

4 Notamment l'ouvrage publié en 1969 et réédité en 1979, *The Social Psychology of Organizing*, ainsi que *Sensemaking in Organizations*, celui-ci publié en 1995. Nous reviendrons sur la définition de « processus organisant » au point 1.2.

5 Ce que Corbin et Strauss (1993) nomment « *working things out* », c'est-à-dire un processus usant des mêmes opérations interactionnelles suggérées par Gray (1989) : « *Working things out is the interactional process through which arrangements are established, kept going, and revised. This process consists of a series of interactional strategies and counter strategies taken by participants, in response to what is said or done by others during the process of making of arrangements [...]* » (p. 73); « *Strategies include negotiating, making compromises, discussing, educating, convincing, lobbying, domineering, threatening, and coercing* » (p. 82).

Une organisation émerge lorsque des personnes ont la possibilité d'interagir les unes avec les autres, tout en étant prêtes à s'engager dans l'action, cela afin d'achever un but commun (Ashcraft *et al.*, 2009). Au sens de Weick (1995), l'organisation n'est pas seulement le résultat d'une volonté institutionnelle, sa constitution va bien au-delà de sa signification commune (entreprise, famille, équipe de sport, etc.) : une organisation, c'est la réunion d'acteurs participant à une chaîne d'opérations rétroactives, afin d'ordonner et de faire sens d'une situation – un *processus organisant* – reposant essentiellement sur la communication.

Tout comme Ashcraft *et al.* (2009) et Weick (1995) l'avancent, nous soutenons cette vision de la communication comme étant ce qui crée, transforme et maintient l'organisation, soit une vision de l'organisation en continu état d'advenir à travers les activités de la communication, car la communication est le lieu de la négociation constante des activités de l'organisation vers un objectif commun. En résumé, ces auteurs considèrent la communication comme étant le « mode d'*organizing* »⁶ des réalités organisationnelles, car la communication est constamment en train de créer l'organisation (dans les conversations et les actions), tout en étant ce qui nous permet de l'expérimenter lorsqu'elle est vue comme une entité rationnelle (par son institutionnalisation et sa matérialisation dans les textes). Cette perspective nous amène à mettre l'organisation en parallèle aux territoires juridiques, puisque, comme nous l'avons souligné, tous deux sont le fruit de perpétuels processus interactionnels qui en changent la nature et en font des réalités continuellement en émergence, jamais terminées.

Tsoukas et Chia (2002), théoriciens des organisations appartenant à la tendance processuelle, argumentent que le changement, quel qu'il soit, est une propriété constitutive de la réalité. De fait, la stabilité se trouve plutôt dans le mouvement constant du repositionnement des acteurs et, donc, le résultat de négociations successives quant à la nature d'une réalité, notamment des réalités

6 Néologisme de Weick (1969; présenté en note 4) afin d'exprimer plus simplement « processus organisant ».

organisationnelles (Tsoukas et Chia, 2002). Regarder un objet sous l'angle processuel signifie être conscient d'observer une chose en perpétuel état d'advenir : toujours en évolution et jamais clause.

Poursuivons avec la définition du terme *processus* issue du dictionnaire Larousse (s.d.) :

Enchaînement ordonné de faits ou de phénomènes, répondant à un certain schéma et aboutissant à quelque chose [...]. Suite continue d'opérations, d'actions [interactions, dialogues, confrontations, négociations, consensus, pratiques, routines, etc.] constituant la manière de faire, de fabriquer quelque chose.

À la lumière de cette définition, à laquelle nous avons intégré les processus interactionnels préalablement identifiés, nous proposons qu'une approche processuelle de la communication sur un objet signifie que nous sommes consciente d'*observer un objet en continuelle fabrication par et dans les activités de la communication*. Dans notre cas, cela signifie que nous devons observer le mouvement incessant des frontières juridiques, *lesquelles sont, en fait, le cœur d'un regroupement interdisciplinaire*. En effet, ce dernier type d'organisation, en plus de devoir administrer quotidiennement la coordination entre des individus pour la réalisation d'un but commun⁷, doit, de surcroît, gérer les différenciations juridiques de ses membres. De fait, nous souhaitons aiguïser notre compréhension des mécanismes qui facilitent ou nuisent à la collaboration entre les membres d'un groupe aux appartenances juridiques diverses.

La matérialité et l'action dans les phénomènes communicationnels

Jusqu'à maintenant, nous avons évoqué les activités communicationnelles comme relevant principalement de la forme langagière pour simplifier notre démonstration. Toutefois, nous sommes d'avis qu'une communication

⁷ Une activité régulière à toute organisation suivant notre définition inspirée de Weick (1995).

organisante peut prendre une panoplie de formes autres que la simple interaction verbale.

Immanquablement, à travers la littérature sur la collaboration interdisciplinaire, le support matériel apparaît comme une infrastructure pour faciliter ce travail dans l'espace de la frontière (Nicolini *et al.*, 2012)⁸. Barley *et al.* (2012) soutiennent que l'emploi d'objets est chose courante pour transmettre des idées entre des acteurs aux savoirs différents, les études ayant démontré que les objets possèdent des sens différents d'un territoire à l'autre. Nicolini *et al.* (2012), dans une revue de littérature sur le rôle des objets lors de collaborations interdisciplinaires, ont répertorié trois types d'apports des objets : (1) ils sont un motif pour l'émergence de la collaboration; (2) ils permettent aux acteurs de traverser les frontières; (3) ils constituent l'infrastructure des activités. Mais qu'entendons-nous par « matérialité », et comment celle-ci est liée à la communication et à l'organisation?

Ashcraft *et al.* (2009) se penchent sur la place de la matérialité dans la communication afin de démontrer qu'une alliance est possible entre matérialismes et symbolismes. Par le bris de ce dualisme matière/social dans l'élaboration d'une définition de la communication comme étant constitutive des organisations, les auteurs se positionnent pour une approche sociomatérielle des communications. À ce sujet, Orlikowski et Scott (2008) avancent que la matérialité n'est pas qu'instrument, comme nous l'avons laissé entendre précédemment, mais également constitutive des activités et des identités : « *entities (whether humans or technologies) have no inherent properties, but acquire form, attributes, and capabilities through their interpenetration* » (p. 455). La reconnaissance de l'apport fondamental de la matérialité dans la performativité de nos activités quotidiennes est ce qui révèle les relations entre les acteurs.

8 Cette référence est une recension des écrits sur le sujet, mais nous avons consulté de nombreux autres ouvrages corroborant Nicolini *et al.* (2012) et nous ayant aidé à construire notre argumentaire : Barley *et al.*, 2012; Bechky, 2003; Bruni, 2005a; Bucciarelli, 2002; Carlile, 2002; Dossick et Neff, 2011; Fujimura, 1992; Groleau et Demers, 2012; Ingold, 2013; Jeantet *et al.*, 1996; Lamont et Molnár, 2002; Star, 2010; Star et Griesemer, 1989; Vinck, 2009.

Les auteurs explorent l'association matérialisme/symbolisme à l'aide de trois éléments matériels : l'objet, le lieu et le corps humain. Ils tentent de définir comment, en envisageant le matériel articulé au symbolique, il peut être possible de modifier la définition de la communication organisationnelle, dans leurs termes, de « matérialiser la communication ». À la suite de cette typologie de Ashcraft *et al.* (2009), nous ajoutons les pratiques comme quatrième élément, celles-ci étant le site privilégié pour l'observation des dynamiques sociomatérielles. En effet, la matérialité est activement (re)configurée dans les pratiques, car les pratiques sont le site d'émergence d'un sens situé et performé (Suchman, 2007). C'est pourquoi, pour terminer ce point, nous définirons davantage cette notion de performativité, comme cinquième élément, laquelle englobe le phénomène communicationnel.

Pour s'interroger sur l'objet, Ashcraft *et al.* (2009) suggèrent que la matérialité s'expérimente à travers les artefacts et les technologies tout comme elle peut se vivre à travers des preuves tangibles de la culture. Ainsi, grâce à la mobilité que leur octroie leur qualité d'être concrets, ces artefacts peuvent véhiculer à travers le temps et l'espace des valeurs et des normes collectives. Pour fortifier leur propos, les auteurs se penchent sur la notion d'émotion, la définissant comme étant l'articulation entre les artefacts et l'organisation : « *artefacts can be analyzed through multiple dimensions (e.g., instrumentality, aesthetics, and symbolism) that stimulate diverse emotional reactions as encountered* » (Ashcraft *et al.*, 2009, p. 28). Ils concluent en énumérant les implications de la relation matérialité-symbolisme pour les théories de la communication : percevoir les objets comme matériels et symboliques à la fois; considérer qu'une interdépendance émerge de l'interaction humain-objet; admettre que les objets ont une force d'action par l'émotivité qu'ils peuvent susciter; donc la capacité d'agir ne peut être strictement qu'humaine.

De plus en plus de chercheurs se penchent sur la question des pratiques discursives situées. D'une part, Ashcraft *et al.* (2009) soulignent que la réunion de ressources matérielles contribue à l'activité dans le lieu ainsi qu'aux interactions. Keenoy et Oswick (2003) recommandent, eux, de se centrer sur les

possibilités multiples de la nature d'un lieu du discours, c'est-à-dire qu'ils considèrent qu'un cadre physique pour la tenue d'interactions n'est pas un lieu géographique précis, mais plutôt le point de rencontre de plusieurs contextes. Vásquez et Cooren (2013) ajoutent à cela que la communication est constitutive des lieux. Ces auteurs définissent les lieux comme des processus d'espace-temps résultant de l'entrelacement de relations sociomatérielles hétérogènes. Ainsi, au sens des différents auteurs associés à cette approche, les activités constitutives de notre réalité sociale offrent des repères reconnaissables permettant de dessiner les contours d'un espace (lieu).

Le *corps* est l'outil nous permettant d'expérimenter la réalité qui nous entoure, tout en étant la matière avec laquelle nous travaillons et nous engageons dans les pratiques. D'ailleurs, les approches genrées ont démontré « *how communication generates real corporal effects and how the body becomes both resource for and resistance to organizational identities* » (Ashcraft *et al.*, 2009, p. 34). Ainsi, le corps humain considéré comme une matière « communicatrice » interfère dans les processus organisationnels par sa limitation physique à accomplir certaines pratiques quotidiennes, tout en influençant la manière dont une personne va expérimenter une activité.

Nicolini (2009) considère l'organisation comme le résultat de processus organisationnels émergeant de la combinaison d'acteurs humains et non-humains, de symboles, mais aussi des actions composant les activités quotidiennes, car ces activités sont ce qui fait intervenir le corps. Les *pratiques quotidiennes* constituant les organisations sont elles-mêmes composées d'un tissage de matière et de social – ce sur quoi repose leur qualité d'être pérennes –, tout en étant à l'origine de cet entrelacs matière/social (la sociomatérialité). Les pratiques sont le site de cet assemblage et, de fait, sont génératrices des lieux.

Nous pouvons aussi nommer les pratiques « habitudes » et les lier aux routines organisationnelles : ce sont des activités significatives, socialement acceptées et communes (reconnaissables) (Lorino, 2013). De fait, elles favorisent la création des liens de confiance (Olsen et Heaton, 2010; Barley *et al.*, 2012) recherchés

lors d'une collaboration. Le sens dont les routines sont porteuses participe aussi à la création de sens des processus organisants : « *Habits appear as 'the language of action' involved in the discursive process of meaningful social action* » (Lorino, 2013, p. 77). Enfin, en raison de cet ancrage fort dans les activités quotidiennes organisantes (les tâches opérationnalisées), les pratiques sont le manifeste des contextes sociohistoriques des organisations (Groleau et Demers, 2012).

La notion de *performativité* fait référence à celle que développe Barad (2003). La performativité désigne ainsi le processus par lequel émergent les diverses composantes des phénomènes sociaux. Nous pouvons qualifier ceux-ci de mélange fusionnel d'éléments hétérogènes se constituant les uns par rapport aux autres, où rien ne préexiste : savoir et devenir sont entrelacés (Barad, 2003). Cependant, leur observation s'opère précisément (et seulement) là où nous désirons nous interposer, car les phénomènes de causes à effets ne peuvent être identifiés qu'à l'endroit où l'observateur « coupe »⁹ (Barad, 2003).

Ainsi, notre réalité « *is an ongoing open process of mattering through which 'mattering' itself acquires meaning and form* » (Barad, 2003, p. 817) selon où nous couperons dans le phénomène. Enfin, Barad considère les phénomènes comme l'unité à analyser, et c'est à travers les pratiques collectives que nous pouvons dessiner les contours des divers éléments qui contribuent à ces phénomènes. Nous l'avons précisé, c'est dans l'action et les pratiques que les objets se meuvent et émeuvent, c'est à leur croisement que les lieux se forment et que les corps sont stimulés et stimulent; bref, c'est dans l'action que, tous, ils apparaissent.

⁹ La « vue en coupe » (ou « coupe ») est une expression intimement liée au domaine architectural. Ce type de dessin y est crucial à des fins de représentation et de compréhension d'un concept constructif, et il nous semblait convenir parfaitement au propos de Barad, par rapport à son idée de phénomène aux composantes indissociables, soit un tout à première vue lisse et impénétrable. En effet, la coupe permet de « rendre les détails intérieurs d'une pièce [un bâtiment, un objet ou, encore, un phénomène] visibles à l'observateur, de mettre en évidence les épaisseurs de matière [*matter as well as what matters*] et de donner plus de lisibilité au dessin, on ouvre la pièce dans un plan bien déterminé qui la traverse et qui en sélectionne une partie intéressante, de la même façon qu'on coupe une pomme ou un melon » (Giesecke, Mitchell, Spencer, Hill et Dygdon, 1987, p. 207).

L'organizing de l'espace frontalier

Nous avons proposé l'effacement des frontières disciplinaires en introduction de cet article. À la lumière de ce tissage argumentaire sur la collaboration, l'interdisciplinarité, les frontières, les processus communicationnels et l'organisation, voici le fruit de notre réflexion quant à cette prémisse introductive : considérant qu'une organisation interdisciplinaire se crée à la jonction des frontières juridiques, nous proposons que ces démarcations soient plutôt le lieu de la matérialisation d'un *espace frontalier* accueillant la collaboration interdisciplinaire. Donc, *les acteurs habitent l'espace de la frontière*, lequel est composé d'une multitude de démarcations. Nous proposons que ces acteurs soient, en fait, aveuglés par le mouvement continu de ces démarcations, ce qui floute l'espace frontalier, et non pas par la disparition de ces démarcations. Ainsi, la gestion constante des divergences disciplinaires et professionnelles (s'effectuant à travers les activités de la communication) crée, transforme et maintient à la fois les démarcations juridiques et l'organisation interdisciplinaire elle-même.

Enfin, nous retenons de cette première partie qu'il est nécessaire de se pencher sur le développement des méthodes de travail favorisant l'avènement de la collaboration interdisciplinaire afin de favoriser l'innovation aujourd'hui, cela à travers les processus d'*organizing* analysée en utilisant les objets, les lieux, le corps, les pratiques et l'action comme objets d'études, lesquels apparaissent dans la découpe des phénomènes visés.

Dans la section qui suit, nous tenterons d'articuler une démarche méthodologique appropriée à notre positionnement théorique et ontologique, dans l'optique qu'elle nous permettra de mieux comprendre le rôle positif de l'action – du « faire » – dans les processus communicationnels interdisciplinaires lors de notre prochain terrain.

L'ethnographie organisationnelle

À l'origine, le terme *ethnographie* se réfère principalement au produit d'une recherche anthropologique, soit la représentation écrite d'une culture ou de

l'un de ses aspects (Van Maanen, 1988). Aujourd'hui, cette expression s'est élargie pour englober toute la méthodologie de recherche l'entourant. Selon Van Maanen (1988), l'objectif d'une ethnographie est de peindre les contours d'une culture d'un groupe donné, laquelle s'exprime dans leurs gestes, leurs paroles et leurs référents symboliques. Cette culture se définit comme étant le savoir partagé par les membres d'une communauté ordonnant leurs activités et les rassemblant. Ce savoir est continuellement en construction, négocié, altéré et renouvelé, il est décidément changeant, mais aussi intangible et susceptible aux innombrables interprétations. Dans les termes de Van Maanen (1988) « *culture is not itself visible, but is made visible only through representation* » (p. 3). Le savoir partagé d'une communauté, peu importe la forme qu'il revêt, est une pure construction contextualisée, et l'ethnographie est l'un des moyens de le révéler.

Même si cette approche « ancienne » a fait son entrée comme méthode de recherche dans les études des organisations et de la gestion depuis les années soixante-dix, l'observation telle qu'elle est appliquée par les anthropologues en fut longtemps la technique principale. Toutefois, de plus en plus, « elle donne [...] lieu à une diversité de nouvelles formes et pratiques de recherche adaptées au contexte organisationnel contemporain » (Rouleau, 2013, p. 27). C'est pourquoi, dans les pages suivantes, nous présenterons quelques-uns des aspects de l'ethnographie organisationnelle qui sied à une perspective sociomatérielle de la communication, et particulièrement accolés à une organisation interdisciplinaire.

De l'observation à la participation

Comment faire la différence entre ce que disent les gens sur ce qu'ils font et ce qu'ils font vraiment (Moeran, 2009)? Une question non sans importance dans une réflexion sur la manière de rendre compte de l'action comme facteur de « faire ensemble ». Ainsi, Moeran (2009) nous propose de passer d'une position d'observateur, un mode de recherche classique de l'ethnographie où le chercheur s'immerge totalement dans une communauté pendant une longue période, à celui de participant observateur. Dans cette dernière optique, le chercheur n'est pas qu'un observateur externe du terrain, il y possède un rôle

actif. Moeran (2009) argumente que nous ne sommes pas limités à notre seule conscience quand nous tentons de comprendre des phénomènes, nous apprenons aussi avec notre corps et tous nos sens. Moeran nous recommande plutôt d'être pleinement conscients de notre présence et des apprentissages émergeant de nos interactions avec les éléments d'un terrain, peu importe leur nature.

Nicolini (2009) abonde en ce sens dans son plaidoyer sur l'importance de s'interroger sur les pratiques organisationnelles. Il suggère lui aussi de s'intéresser aux éléments hétérogènes dont ces pratiques sont composées, afin de révéler la nature de leur participation dans l'accomplissement des activités « organisantes » et la manière dont ces éléments relient les pratiques entre elles. Enfin, il nous rappelle que la mobilisation d'objets demande la participation du corps humain. Ainsi, en tant que chercheur, performer les pratiques organisationnelles requérant la participation d'artéfacts permet de comprendre comment ces pratiques s'accomplissent à travers le corps et comment le corps répond à la réalisation des activités (Nicolini, 2009).

Appliquée à notre objet de recherche, nous en retirons qu'un chercheur engagé dans l'élaboration d'un concept architectural en compagnie d'individus aux expertises connexes, et impliqué dans la réalisation de maquettes et de dessins, sera beaucoup plus à même de comprendre l'activité de ceux qu'il observe. Cela lui permettra de mieux comprendre leur cheminement intellectuel, mais, surtout, de mieux saisir leurs usages d'outils de représentation dans la gestion des frontières. Ainsi, cette perspective du participant observateur offre la possibilité au chercheur de faire la distinction entre « *what people say they do and what they actually do* » (Moeran, 2009, p. 147).

Cet engagement du chercheur par rapport à son terrain soulève des questionnements de pertinence et de validité des données. D'ailleurs, Moeran aborde le danger pour le chercheur de devenir « *native*¹⁰ » en adoptant un

10 Cette expression signifie que le chercheur, par une immersion trop concernée dans un terrain, prend le risque de devenir un membre de la communauté sous sa loupe. Selon les objectivistes, cela implique une invalidité du jugement du chercheur.

statut de participant observateur. Dans une brève revue sur l'évolution des pratiques anthropologiques postcolonialistes vers l'ethnographie organisationnelle, Bruni (2005b) soutient que, malgré le désir de certains chercheurs de n'avoir aucune influence sur le terrain à l'observation, « *it has grown increasingly clear that the data presented in an ethnography are influenced by the (subjective) perspective of the researchers and by the rhetorical style adopted during the stage of writing up the data* » (p. 356). Suivant Bruni, nous souhaitons adopter une approche intégrée, subjectiviste et empreinte de réflexivité pour la réalisation de notre terrain.

Pleinement consciente des mises en garde de Moeran (2009), nous visiterons, au prochain point, la stratégie envisagée pour se préserver de devenir « *native* ». En outre, nous soulignons que la participation observante comme seule technique de collecte de données ne peut rendre compte de toutes les activités d'une organisation. Des approches complémentaires sont donc requises pour multiplier les observations des activités des acteurs (de quelques natures qu'ils soient) de l'organisation, elles aussi en concordance avec une vision du chercheur visible et actif, c'est-à-dire qui se meut, tâte et expérimente.

Une multiplication des lieux d'observation

Afin de construire l'environnement rapproché de l'objet à l'étude, tout en contribuant à la construction du contexte macroscopique dans lequel il évolue, Marcus (1995) propose d'examiner (de filer) les associations et les correspondances d'un objet à travers une multitude de sites. Ce qu'il nomme l'ethnographie « à sites multiples » et qui sied à une recherche sur les lieux de la communication tels que nous les avons définis. Ce déploiement entre les sites s'opère en cours de recherche, les différentes associations et correspondances de l'objet se révélant au cours des situations *en-train-d'advenir*.

Nicolini (2009) fait aussi référence à un déplacement du chercheur lors d'un terrain en parlant de « *zooming in/zooming out* ». Ce mouvement, quant à lui, consiste à mettre l'accent sur les pratiques locales d'une organisation, dans un premier temps, ce qui permet, dans un deuxième temps, d'élargir le spectre

d'examen des pratiques observées et à leurs produits/effets. De plus, une telle stratégie demande au chercheur d'être constamment éveillé et de procéder à des déplacements incessants. Cette constante vigilance et l'activité requises du chercheur est, de notre point de vue, ce qui nous permettra d'éviter de devenir « *native* ».

Nicolini soutient que ce mouvement d'aller et retour entre le local et le global permet de rendre compte des pratiques quotidiennes, mais aussi, plus largement, de leurs effets sur les processus d'organisation. Le va-et-vient entre les pratiques locales d'une organisation à leurs produits/effets permet au chercheur de discerner les correspondances entre les diverses pratiques, leurs effets à plusieurs niveaux et, par le fait même, l'identification de la durabilité (ou non) de ces effets et des pratiques elles-mêmes (Nicolini, 2009). Cette approche nous permettra de catégoriser les pratiques existantes dans les regroupements de nature interdisciplinaire, cela, par exemple, par un déplacement de l'espace frontalier vers le cœur d'une juridiction particulière.

La combinaison de ces deux perspectives est un apport riche à une collecte de données. Elle permet une contextualisation aux échelles micro et macro de l'activité organisationnelle et, par rebond, une meilleure compréhension des répercussions des diverses pratiques. Dans une situation d'interdisciplinarité en architecture, il devient possible de mieux cibler les effets du travail d'une discipline *sur* l'autre, d'identifier l'intensité d'utilisation d'outils (par rapport à d'autres) et selon le champ disciplinaire, etc., de même que d'identifier les répercussions des pratiques appartenant à l'espace frontalier sur les organisations qui le composent, ou vice versa. Les exemples peuvent être nombreux.

Enfin, Marcus (1995) propose une stratégie de « construction » de la recherche à sites multiples, principalement à l'aide du *shadowing*; il propose de suivre les gens, les choses, les métaphores, les histoires, une vie et les conflits... Il est du ressort du chercheur de préférer certaines associations selon sa question de recherche.

Le shadowing

Concrètement, le *shadowing* implique la filature¹¹ d'acteurs durant leurs activités et leurs interactions quotidiennes dans leur contexte organisationnel. Règle générale, les observations issues de cette filature sont archivées sous forme d'enregistrement vidéo ou audio, par la prise de note (Vásquez, Brummans et Groleau, 2012), par des clichés photographiques et par la tenue d'un journal de bord contenant des faits observés, les narratifs du déroulement des activités quotidiennes et les notes réflexives du chercheur, donc par une présence régulière et de longue durée dans une organisation, mais surtout par le ciblage d'un acteur particulier pendant de grande période. Cette technique est très nourrissante pour un chercheur, car l'observation à répétition des activités d'un acteur facilite l'identification des récurrences, des comportements spécifiques, des liens avec d'autres acteurs, etc., mais aussi des événements¹² dans les processus d'*organizing*.

De plus, Vásquez et al. (2012) soulignent que « [a] subjectivist stance presumes that both the researcher's and actor's understanding of what is going on is constituted contextually, situated in practice, and often tacit » (p. 145). Ils ajoutent que la relation prenant forme entre les shadowees et le shadower, une relation évolutive au fil des interactions qui occurrent en cours de terrain, modifie nécessairement cette construction de sens contextualisée chez les deux partis. Suivant cette perspective, le shadowing se présente lui aussi comme possédant le potentiel de révéler la manière dont les acteurs font sens de leurs activités en-train-de-se-faire, par ce qu'ils expriment en paroles, mais aussi grandement par ce qu'ils expriment à travers leurs pratiques (qu'ils partagent avec le chercheur) (Vásquez et al., 2012).

11 « Action de filer, de suivre à la piste un individu, pour surveiller ses faits et gestes » (Larousse, s.d.). Le Larousse donne l'exemple du détective pour illustrer l'action de « filer ».

12 Le terme *événement* est ici utilisé au sens de l'approche sémiotique, soit une perturbation singulière dans une situation ordonnée et connue. « Un événement est ce qui, survenu du dehors, du réel de la société, vient mettre à l'épreuve la sociabilité et les logiques de l'appartenance et de l'identité » (Lamizet, 2011, s.p.).

De prime abord, user du *shadowing* dans l'étude d'une collaboration interdisciplinaire nous permettra de suivre plusieurs acteurs affiliés à différentes disciplines. De cette manière, nous pourrions comprendre les motivations derrière chacune des disciplines et, possiblement, et par la suite, de saisir les réactions des uns et des autres (par rapport aux uns et aux autres) lorsqu'ils doivent agir de manière commune. Procéder au *shadowing* des acteurs d'un groupe interdisciplinaire permet de tracer chacune des trajectoires (et ainsi de découvrir les nuances dans l'interprétation de l'objectif commun par chacun) pour ensuite expliquer, lors de leur croisement, les facteurs de cohésion ou de dissension.

Entre autres choses, le *shadowing* nous interpelle énormément pour sa mobilité. Nous avons souligné que la matérialité, par sa qualité d'être tangible, a la capacité de transporter les preuves symboliques de nos cultures/organisations à travers le temps et l'espace; le *shadowing* nous permet de suivre ces trajectoires matérielles qui, dans une visée ontologique relationnelle, sont constitutives de l'être de tout acteur.

Dans un article méthodologique sur le *shadowing*, Bruni (2005a) considère que les méthodes pour étudier les objets dans les sciences sociales sont encore très peu développées. Dans une perspective relationnelle des processus d'*organizing* composés d'acteurs aux ontologies multiples, Bruni propose l'esquisse d'une méthode de nature ethnographique, inspirée du *shadowing*, à partir de la prémisse que les objets, tout autant que les sujets,

always stands in relation to a social world, so that 'observing' an s-object means looking at the relations of which it is part, the contexts in which it is located, the practices that construct it socially, and the other s-objects that cross its trajectory (p. 362).

Au cours des premières semaines d'un terrain, les observations de Bruni lui ont fait revoir complètement sa stratégie de recherche. Alors qu'il s'intéressait aux pratiques du personnel d'un centre hospitalier, il a constaté qu'une technologie nouvellement intégrée au sein des modes de travail de l'hôpital semblait essentielle à la réussite du travail des uns, alors qu'invisible aux yeux des autres

(Bruni, 2005a). De fait, c'est d'une manière plutôt intuitive qu'il a entamé le *shadowing* de cet objet technologique afin de découvrir de quelle façon celui-ci interférait dans les pratiques quotidiennes d'*organizing* de cet hôpital. Ce *shadowing* d'une chose lui a permis de réaliser les constats suivants (Bruni, 2005a) :

- l'absence d'un objet dans un contexte organisé a des effets observables;
- les relations entre divers objets matériels organisent le temps organisationnel (elles ordonnent les actions);
- l'ordonnance des actions permet, par la suite, de vérifier la présence d'autres objets indispensables;
- les objets sont internalisés dans les pratiques quotidiennes.

En conclusion, Bruni (2005a) nous dit que l'approche ethnographique permet de révéler que la matière n'est pas inerte, donc qu'elle est digne d'investigation dans nos recherches sur les modes d'organisation.

Équipée des résultats de notre recherche de maîtrise, suivant ces recommandations et les conclusions de Nicolini *et al.* (2012) sur le rôle des objets, il nous semble primordial de consacrer une partie des observations d'un terrain aux « choses » qui interviennent dans un contexte de travail interdisciplinaire en architecture. En effet, nous l'avons soulevé en introduction de cet article, énormément de choses matérielles interfèrent lors de la collaboration autour d'un projet architectural. Le *shadowing* des objets architecturaux nous permettra de comprendre comment ceux-ci sont mobilisés par chacun des intervenants dans leur processus de travail et donc de saisir les concordances et les différences dans l'appropriation qu'ils en font. Suivre ces objets nous permettra de surcroît de mettre en lumière d'autres acteurs (humains, non-humains, pratiques) qui auraient pu nous échapper.

Conclusion : étudier la collaboration interdisciplinaire en architecture par l'ethnographie organisationnelle

En première section, nous avons identifié les objets, les lieux, les corps, les pratiques et l'action comme éléments communicationnels additionnels à la

subjectivité humaine, proposant dans un même temps une vision sociomatérielle de la communication afin de rendre compte des processus organisants dans un groupe, particulièrement d'une organisation émergeant d'un espace frontalier. Puis, tout au long de la dernière section, nous avons répondu à la question initiale (comment étudier les organisations interdisciplinaires caractérisées par un amas hétérogène d'acteurs et de pratiques?) en présentant l'ethnographie organisationnelle comme l'approche la plus appropriée à l'étude des éléments organisationnels liés à notre perspective sociomatérielle des phénomènes sociaux, mais, particulièrement, en tant que participant observateur afin de pénétrer dans l'espace frontalier même.

Nous avons proposé l'approche à sites multiples pour contrer une immersion trop profonde du chercheur et afin de dresser le portrait à échelle macro du contexte dans lequel évoluent les organisations interdisciplinaires attachées à la réalisation de projets d'architecture. Le *shadowing* s'est ainsi avéré pertinent, plus largement, pour visiter les différents sites et juridictions de l'organisation interdisciplinaire, plus précisément le *shadowing* des choses pour rendre compte des objets mobilisés lors des moments collaboratifs, dans le domaine architectural plus particulièrement. Qu'en est-il de l'action? Ce que ce survol de l'ethnographie nous a permis, c'est de constater que les pratiques sont imbriquées dans chacun des éléments de la communication, car ils sont le fait de l'action collective. C'est de cela qu'émerge la position participante du chercheur pour comprendre comment le corps intervient dans ces divers processus d'*organizing*.

Références

- Ashcraft, K. L., Kuhn, T. R. et Cooren, F. (2009). Constitutional Amendments: "Materializing" Organisational Communication. *The Academy of Management Annals*, 3(1), 1-64.
- Barad, K. (2003). Posthumanist Performativity: Toward an Understanding of How Matter Comes to Matter. *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 28(3), 801-831.
- Barley, W. C., Leonardi, P. M. et Bailey, D. E. (2012). Engineering Objects for Collaboration: Strategies of Ambiguity and Clarity at Knowledge Boundaries. *Human Communication Research*, 38(3), 280-308.
- Bechky, B. A. (2003). Object Lessons: Workplace Artifacts as Representations of Occupational Jurisdiction. *American Journal of Sociology*, 109, 720-752.
- Bruni, A. (2005a). Shadowing Software and Clinical Records: On the Ethnography of Non-Humans and Heterogeneous Contexts. *Organization*, 12(3), 357-378.
- Bruni, A. (2005b) An Ironic Shadow on Organizational Ethnography. Dans U. Johansson et J. Woodila (dir.), *Irony and Organizations* (p. 354-380), Liber, Danemark : Copenhagen Business School Press.
- Bucciarelli, L. L. (2002). Between Thought and Object in Engineering Design. *Design Studies*, 23(3), 219-231.
- Carlile, P. R. (2002). A Pragmatic View of Knowledge and Boundaries: Boundary Objects in New Product Development. *Organization Science*, 13, 442-455.
- Chadoin, O. et Evette, T. (2010, février). *Statistiques de la profession d'architecte, 1998-2007 : socio-démographie et activités économiques*. Paris, France : Ministère de la Culture et de la Communication de la République

française. Récupéré de http://www.culture.gouv.fr/culture/politique-culturelle/MCC_Statistiques%20profession%20architecte_fev_2010.pdf

COAC (Col·legi d'Arquitectes de Catalunya) Internacional. (2005). *Architectural Practice Around the World*. Barcelone, Espagne : UIA (Professional Practice Commission of the International Union of Architects). Récupéré de <http://www.coac.net/internacional/ang/docs/APAW.pdf>

Corbin M. J. et Strauss L. A. (1993). The Articulation of Work through Interaction. *The Sociological Quarterly*, 34(1), 71-83.

Dossick, C.S. et Neff, G. (2011). Messy Talk and Clean Technology: Communication, Problem Solving and Collaboration Using Building Information Modeling. *The Engineering Project Organization Journal*, 1(2), 83-93.

Dufaux, F. (2011) Affirmer son existence : l'architecture comme projet politique. *Argument : Politique, société et histoire*, 13(2). Récupéré de <http://www.revueargument.ca/article/2011-03-01/523-affirmer-son-existence-larchitecture-comme-projet-politique.html>

Fourez, G. (1993, 29 octobre). *Méthodologies de l'interdisciplinarité : séminaire sur la représentation*. [Guide d'enseignement]. Montréal, Québec : Université du Québec à Montréal.

Fujimura, J. H. (1992). Crafting Science: Standardized Packages, Boundary Objects, and "Translation". Dans A. Pickering (dir.), *Science as practice and culture* (p. 168-211), Chicago, IL : University of Chicago Press.

Gieryn, T. F. (1983). Boundary-Work and the Demarcation of Science from Non-Science: Strains and Interests in Professional Ideologies of Scientists. *American sociological review*, 781-795.

Groleau, C. et Demers, C. (2012). Pencils, Legos, and Guns: A Study of Artefacts Used in Architecture. Dans P. M. Leonardi, B. A. Nardi et J. Kallinikos

(dir.), *Materiality and Organizing. Social Interaction in a Technological World*, (p. 259-284). Oxford, GB : Oxford University Press.

Gray, B. (2008). Enhancing Transdisciplinary Research through Collaborative Leadership. *American Journal of Preventive Medicine*, 35(2S), 124S-132S.

Gray, B. (1989). *Collaborating: Finding Common Ground for Multiparty Problems*. San Francisco, CA : Jossey-Bass.

Hamel, P. J. (2008). Les mirages du partenariat public-privé. *Revue Agone*, 38-39. Récupéré de <http://revueagone.revues.org/210>

Ingold, T. (2013). *Making: Anthropology, Archaeology and Architecture*. New York, NY : Routledge.

Jeanet, A., Tiger, H., Vinck, D. et Tichkiewitch, S. (1996). La coordination par les objets dans les équipes intégrées de conception de produit. *Coopération et conception*, 87-100.

Keenoy, T. et Oswick, C. (2003). Organizing Textscapes. *Organization Studies*, 25, 135-142.

Lamont, M. et Molnár, V. (2002). The Study of Boundaries in the Social Sciences. *Annual review of sociology*, 167-195.

Lamizet, B. (2011, 29 juin). La sémiotique de l'événement. Récupéré de <http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/halshs-00604452/document>

Lorino, P. (2013). Management Systems as Organizational 'Architextures'. Dans F.-X. de Vaujany et N. Mitev (dir.), *Materiality and Space. Organizations, Artefacts and Practices* (p. 62-95), Basingstoke, GB: Palgrave Macmillan.

Lucuik, M. Canada Green Building Council. 2005 (31 mars). *Analyse de rentabilité pour les bâtiments écologiques au Canada* (Rapport n° 2052223.00). Montréal, Québec : Industrie Canada. Récupéré de

http://www.cagbc.org/AM/PDF/Business%20Case%20for%20Green%20Bldgs%20in%20Canada_FRENCH.pdf

Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.

Moeran, B. (2009). From Participant Observation to Observant Participation. Dans S. Ybema, D. Yanow, H. Wels et F. Kamsteeg (dir.), *Organizational Ethnography: Studying the Complexities of Everyday Life* (p. 139-155), Thousand Oaks, CA : Sage Publications.

Nicolini, D. (2009). Zooming In and Zooming Out: A Package of Method and Theory to Study Work Practices. Dans S. Ybema, D. Yanow, H. Wels et F. Kamsteeg (dir.), *Organizational Ethnography: Studying the Complexities of Everyday Life* (p. 120-138), Thousands Oaks, CA : Sage Publications.

Nicolini, D., Mengis, J. et Swan, J. (2012). Understanding the Role of Objects in Cross-Disciplinary Collaboration. *Organization Science*, 23(3), 612-629.

Olsen, P. B. et Heaton, L. (2010). Knowing through Design. Dans J. Simonsen, J. O. Bærenholdt, M. Büscher et J. D. Scheuer (dir.), *Design Research: Synergies from Interdisciplinary Perspectives* (p. 79-94), New York, NY: Routledge.

Orlikowski, W. J. et Scott, S. V. (2008). Sociomateriality: Challenging the Separation of Technology, Work and Organization. Dans J. P. Walsh et A. P. Brief (dir.), *The Academy of Management Annals*, vol. 2 (p. 433-474), Londres, GB : Routledge.

Plourde, Marie-Claude. (2015). Le projet : lieu et objet. *Communication, lettres et sciences du langage*,.

Plourde, Marie-Claude. (2014, septembre). *Regard sur la collaboration interdisciplinaire pour la réalisation de projets d'architecture durable* (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal.

Processus. (s.d.). Dans *Dictionnaire Larousse en ligne*. Récupéré de <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/processus/64066?q=processus#63349>

Quéré, L. (1991). D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique. *Réseaux*, 9(46-47), 69-90.

Rennstam, J. (2012). Object-Control: A Study of Technologically Dense Knowledge Work. *Organization Studies*, 33(8), 1071-1090.

Rouleau, L. (2013). L'ethnographie organisationnelle d'hier à Demain. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, Supplément (HS), 27-43.

Star, S. L. (2010). This is Not a Boundary Object: Reflections on the Origin of a Concept. *Science, Technology & Human Values*, (35), 601-617.

Star, S. L. et J. Griesemer. (1989). Institutional Ecology, 'Translations', and Boundary Objects: Amateurs and Professionals on Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology. *Social Studies of Science*, 19, 387-420.

Strauss, L. A. (1993). Assumptions of a Theory of Action. Dans *Continual Permutations of Action* (p. 19-46). New York, NY : Aldine de Gruyter.

Suchman, L.A. (2007). *Human-Machine Reconfigurations: Plans and Situated Actions*. Cambridge, GB : Cambridge University Press.

Tsoukas, H. et Chia, R. (2002). On Organizational Becoming: Rethinking Organizational Change. *Organization Science*, 13(5), 567-582.

Van Maanen, J. (1988). *Tales of the Field: On Writing Wthnography*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.

Vásquez, C., Brummans, B. H. J. M. et Groleau, C. (2012). Notes from the Field on Organizational Shadowing as Framing. *Qualitative Research in Organizations and Management*, 7(2), 144-165.

Vásquez C. et Cooren, F. (2013). Spacing Practices: The Communicative Configuration of Organizing Through Space-Times. *Communication Theory*, 23(1), 25-47.

Vinck, D. (2009). De l'objet intermédiaire à l'objet-frontière. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 31(1), 51-72.

Weick, K.E. (1995). *Sensemaking in Organizations*. Thousands Oaks, CA : Sage. Publications.

Weick, K.E., Sutcliffe, K.M. et D. Obstfeld. (2005, juillet-août). Organizing and the Process of Sensemaking. *Organization Science*, 16(4), 409-421.